

il dirigeait ses meilleures aspirations. Mais Dieu l'avait jugé déjà mûr pour le Paradis, et en le cueillant dans toute la fleur de sa jeunesse, il nous révèla ce que cette âme droite renfermait de trésors.

Au commencement de l'hiver, apparurent chez lui les premiers symptômes d'une maladie de poitrine. Tout bas, nous nous disions que le pauvre frère était bien malade, mais lui ne voyait en cela qu'une indisposition passagère, et croyait pouvoir se relever bientôt.

“—Je sens bien, disait-il, qu'il y a de la vie en moi.”

Hélas ! ses grands yeux qui se cernaient, et tout son pauvre corps qui tremblait, secoué par la fièvre, démentaient ses paroles.

Quand on lui apprit la vérité, il se résigna pleinement :

“—J'étais venu ici travailler pour le bon Dieu, puisqu'il ne l'a pas voulu ainsi, je suis content de mourir après m'être consacré à lui.”

Pendant les huit mois que dura sa maladie, je ne me souviens pas de l'avoir entendu se plaindre jamais, si ce n'est d'être à charge à ses frères. Quand on lui parlait de son état, il répondait un seul mot, toujours le même : “Comme le bon Dieu voudra.” Il écrivait à ses parents : “Demandez au bon Dieu ma guérison, si vous le voulez ; ou plutôt, demandez-lui que nous nous soumettions tous à sa volonté.”

Le 10 mai, fête de saint Antonin, il aurait désiré, comme c'en est la coutume, prononcer à l'oratoire du noviciat le panégyrique de son patron. Mais il se traînait à peine ; on le porta à l'oratoire. Ce fut sa dernière visite. En rentrant dans sa cellule, il se coucha et déclara qu'il ne se relèverait plus. Ce fut désormais Notre Seigneur qui, presque chaque matin, vint le visiter.

La veille des jours où il devait communier, le frère Antonin prenait plaisir à voir préparer le petit autel sur lequel Dieu allait se reposer un moment. Il disait :

“—Oh, il est bien pauvre mon petit autel ; mais le bon Dieu n'est pas difficile.

—Au moins l'avez-vous reçu, dans votre cœur, sur un autel plus riche !

—Oh, celui là ! lui-même se charge de le préparer.”